

Skąd przybyliśmy? Z jakiego miejsca się wywodzimy? Z Afryki. Wszyscy jesteśmy Afrykanami. Tam jest nasza kolebka, tam wydzieliliśmy się od małych człekokształtnych, stamtąd ruszyliśmy w świat. I tam też, w Afryce, odnajdujemy szczątki naszych bezpośrednich przodków. Nic nie równa się pod tym względem z Etiopią. Głęboko pod jej lądem, na dnie oceanu, potężne płyty tektoniczne Afryki i Arabii trą o siebie, odpychają się. Wtedy ziemia pęka, wypływa rzeka i wynosi na powierzchnię ziemi szczątki świata, który tu żył kilka milionów lat wcześniej, świata praludzi.

A. Szczeklik, *Nieśmiertelność*, s. 52.



Nelli Przybylska

---

## LA MORT APPRIVOISÉE CONTRE L'ÉTERNITÉ. L'ANTIQUITÉ ET LA CONTEMPORANÉITÉ SELON EMIL CIORAN ET CHANTAL DELSOL

### Les techniques spirituelles

Le stoïcisme est considéré comme une philosophie de sagesse. Conçue dans l'Antiquité, achevant ou inversant le platonisme, elle demeure en tant que référence chez plusieurs philosophes et écrivains. Cette philosophie sapientiale, qui s'est dégagée de la réalité gréco-romaine, trouvera plus tard ses quelques adeptes<sup>1</sup>, entre autres, Emil Cioran est saisi par cette soi-disant sagesse occidentale :

Il ne fait aucun doute pour moi que la sagesse est le but principal de la vie et c'est pourquoi je reviens toujours aux stoïciens. Ils ont atteint la sagesse, on ne peut donc plus les appeler des philosophes au sens propre du terme. De mon point de vue, la sagesse est le terme naturel de la philosophie, sa fin dans les deux sens du mot. Une philosophie finit en sagesse et par là même disparaît<sup>2</sup>.

Chantal Delsol, l'auteur des livres *L'éloge de la singularité*<sup>3</sup>, *Qu'est-ce que l'homme ?*<sup>4</sup>, *L'âge du renoncement*<sup>5</sup>, intègre le stoïcisme dans le raisonnement

---

<sup>1</sup> M. Spanneut, *Permanence du stoïcisme. De Zénon à Malraux*, éd. J. Duculot, Gembloux 1973 ; M. Spanneut, *Le Stoïcisme des Pères de l'Église. De Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*, Gallimard, coll. « Seuil », Paris 1957.

<sup>2</sup> E. Cioran, *Glossaire* in *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris 1995, p. 1780.

<sup>3</sup> Ch. Delsol, *Éloge de la singularité : Essai sur la modernité tardive*, Paris, La Table Ronde, 2007.

<sup>4</sup> Idem, *Qu'est-ce que l'homme ? Cours familier d'anthropologie*, Les Éditions du Cerf, Paris 2010.

<sup>5</sup> Idem, *L'âge du renoncement*, Les Éditions du Cerf, Paris 2010.

rationnel des Européens quant à la mort. Rien d'étonnant à cela, le stoïcisme soigne particulièrement le sujet de la mort. Nous nous y intéresserons de près en esquisant les objectifs d'un stoïcisme tardif et en évoquant quelques pensées de Marc Aurèle et puis de son admirateur, Emil Cioran pour prouver ce comment le stoïcisme vise l'idée de mort. Ensuite, nous évoquerons une critique de cette sagesse faite par Ch. Delsol.

Le I<sup>er</sup> et le II<sup>e</sup> siècles de notre ère constitue le terrain d'analyse de Pierre Hadot<sup>6</sup> et de Michel Foucault<sup>7</sup>. Les historiens de la pensée trouve nécessaire de repenser la formation de l'individu dans cette période particulière. Foucault en particulier révèle comment dans l'Antiquité gréco-romaine l'accès à la vérité dépendait de deux principes : « connais-toi toi-même » (*gnôthi seauton*) et « soucie-toi de toi-même » (*epiméleia heautou*). Ces deux impératifs étaient inséparables : le fait de s'occuper de soi-même conditionnait la connaissance de soi. La figure de Socrate<sup>8</sup> incarnait le mieux cette idée. La sagesse et la philosophie lancent donc un défi quant à la formation de soi à ne pas éviter si on envisageait de devenir maître dans le domaine de la sagesse. Krzysztof Jan Pawłowski explique cela<sup>9</sup> en soulignant que le plus sage des athéniens arrive à briser la fausse conscience de son interlocuteur et l'invite à une autoréflexion active. Les impératifs du *gnôthi seauton* et de l'*epiméleia heautou* resurgissent entre autres à travers les textes de Platon, des épicuriens, des stoïciens, des néoplatoniciens et pénètrent la philosophie antique<sup>10</sup>. Le sujet, en vue de devenir sage, entreprenait donc un mode d'existence qui lui permettait de vivre authentiquement. Voulant apprendre l'art de vivre (*techné tou biou*), il devait, tout d'abord, entreprendre un travail sur soi-même : l'*askêsis*. Une série d'exercices de pensée, ainsi que certains soins du corps qui avaient pour but de modifier en particulier la perception du monde en usage jusqu'alors et de contribuer à l'existence la plus appropriée, selon la nature, auraient dit les stoïciens. En effet, l'ascèse antique met en exergue le travail sur soi-même.

L'art de vivre tourne donc autour de la question : « comment transformer son propre « moi » pour accéder à la vérité ? ». Il s'agit ici d'une ouverture vers un changement chez le sujet qui consiste, au prime abord, à se retourner vers soi et à se détourner de l'effervescence de l'extérieur. Michel Foucault la commente ainsi :

<sup>6</sup> P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Études augustiniennes, Paris 1981.

<sup>7</sup> M. Foucault commence l'*Herméneutique du sujet*. Cours au Collège de France. 1981-1982, Gallimard, Paris 2001.

<sup>8</sup> Nous renvoyons à l'article de P. Hadot qui s'intitule *La figure de Socrate in Exercices spirituels et philosophie antique*, op. cit.

<sup>9</sup> K.J. Pawłowski, *Dyskurs i asceza. Kształtowanie człowieczeństwa w kontekście mistyki filozoficznej*, Wydawnictwo Benedyktynów, Kraków-Tyniec 2007, p. 68.

<sup>10</sup> Michel Foucault se sert des deux impératifs en vue de fonder son concept du souci de soi : « Inutile de vous dire l'importance de cette notion de l'*epiméleia heautou* : elle est, chez Sénèque, centrale avec la notion de *cura sui* ; et chez Epictète, alors, elle court tout au long des Entretiens » in M. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, op. cit., p. 11.

Et c'est un fait qu'on trouve très régulièrement toute une série des mots qui peuvent se traduire, et se traduisent légitimement, par 'conversion'. Vous avez par exemple cette expression que vous trouvez chez Epictète, que vous trouvez chez Marc Aurèle (...). Vous trouvez chez Sénèque une expression comme [*se*] *convertere ad se* (se convertir à soi). Se convertir à soi, c'est-à-dire encore une fois : faire volte vers soi-même<sup>11</sup>.

Ce changement du regard et cette conversion se concrétisent alors à travers plusieurs exercices de pensée que Pierre Hadot appelle « spirituels » et que Michel Foucault traduit en « techniques de soi ». Cette conversion se distingue en effet radicalement de la conversion dans l'usage chrétien.

Un des axiomes de la sagesse occidentale se fonde sur la connaissance de soi et sur la nécessité de s'occuper de soi. Le but consiste donc à parvenir à se connaître sans s'appuyer sur de fausses identités. Ces deux impératifs décrivent des attitudes ascétiques et orientent la technique de pensée. Bien que ces impératifs contribuent à la forme de l'ontologie et de l'épistémologie occidentales, ils ne se démontreront pas tout à fait satisfaisants dans la confrontation avec la culture judéo-chrétienne.

Dans l'Antiquité, l'idée de *conversio ad se* propose à l'individu de mener un certain mode d'existence. Diverses pratiques spirituelles, ainsi que certains soins du corps, ont pour but d'atteindre un niveau de conscience plus élevé. Celui qui s'occupe de soi, domine peu à peu ses passions et devient maître de sa vie. Les exercices spirituels renvoient donc à une préméditation d'événements. Préméditer un événement voudrait dire le dominer au moment où celui-ci arrive. Sénèque, qui a souvent recours à des métaphores parlantes, compare la vie à un voyage et il invite à être un voyageur vigilant, bien avant que la fin – donc la mort – n'arrive :

Ce voyage ininterrompu et si rapide qu'est la vie, ce voyage que nous faisons d'un même pas, éveillés ou endormis, les gens accaparés par leurs occupations n'en prennent conscience qu'à son terme<sup>12</sup>.

Le stoïcien a donc pour but de devenir maître de soi. Le maître de sa vie surveille son existence, tel l'artiste élaborant son œuvre ; le maître de soi domine entièrement sa vie. Le sage stoïcien s'évertue à la modeler<sup>13</sup>. Il la construit. Par conséquent, il est souvent comparé à l'architecte et sa vie à un édifice. Il la prémédite en la mettant en écriture. L'impératif de mener une existence remplit une fonction éthique. Dans le contexte de *conversio ad se* la vie prend, en quelque sorte, une forme d'objet d'art ; au stoïcien de le créer. La pleine maîtrise qui est une forme de l'esthétisation de l'existence, le conduit à contrôler chaque événement.

<sup>11</sup> Ibidem, p. 199.

<sup>12</sup> Sénèque, *De la brièveté de la vie*, traduit par Colette Lazam, Rivage Poche, Paris 1988, p. 37.

<sup>13</sup> Laurent Jaffro commente Epictète et Michel Foucault dans *Introduction à Manuel d'Epictète* (op. cit., p. 43).

Cette esthétisation de l'existence a été reprise et pensée par Michel Foucault. Il se concentrait sur une formation dynamique de soi-même qu'il avait nommée « la subjectivation »<sup>14</sup>.

### La mort dans l'écriture stoïcienne

Plusieurs écoles abordent la mort dans l'Antiquité greco-romaine. Il s'agit surtout de cette période post-socratique durant laquelle la philosophie est déterminée par l'idée de la mort. Formulée par Cicéron, reprise par Montaigne, cette idée rappelle que : « philosopher, c'est apprendre à mourir ». L'école, qui incarne l'idéal platonicien, est l'école stoïcienne. La mort reste dans les écrits stoïciens l'événement par excellence : elle est le but de la vie, le moment crucial, la fin décisive. Elle constitue l'événement le plus sûr à venir : elle mérite d'être attendue et préméditée. Dans la production gigantesque de Chrysippe, nous trouvons une œuvre intitulée *Sur les fins*, il y a aussi les traités comme *De la brièveté de la vie* de Sénèque ou *Devant la mort* de Cicéron, les titres des textes mettent en exergue cette thématique. La mort détermine la pensée et l'écriture stoïciennes, elle modifie le regard, transforme la vie, lui rendant en quelque sorte sa dignité. Les écrits des stoïciens constituent une sorte de « *hypomneumata* », « un aide-mémoire », « un sous-la-main », qui, au moment difficile, rappellent les principes du comportement. La lecture et l'écriture sont donc une sorte d'exercice préliminaire, elles préparent le stoïcien à la mort, ou l'aide à s'en approprier l'idée-même. Elles apaisent aussi l'individu devant la mort, deviennent un mode de vie, servent à apprivoiser l'événement extérieur et douloureux. Voici un exemple :

Ou bien tout provient d'une seule source sensée, comme pour un seul corps, et la partie n'a pas à se plaindre de ce qui arrive dans l'intérêt du tout ; ou bien il s'agit d'atomes et il n'y a rien d'autre que désordre et dispersion. Pourquoi te troubler ? Dis à ta conscience : tu es morte, tu es détruite, tu es abruti, tu joue la comédie, tu suis le troupeau, tu broutes [IX, 39]<sup>15</sup>.

– se console Marc Aurèle.

<sup>14</sup> « Pourtant, Pierre Hadot a critiqué son analyse de l'Antiquité : » Je crains un peu qu'en centrant trop exclusivement son interprétation sur la culture de soi, sur le souci de soi, sur la conversion vers soi, et, d'une manière générale, en définissant son modèle éthique comme une esthétique de l'existence, Michel Foucault ne propose une culture de soi trop purement esthétique, c'est-à-dire, je crains, une nouvelle forme de dandysme, version fin du XX<sup>e</sup> siècle. « Cette affectation n'est-elle pas inscrite dans une certaine mesure dans le modèle de vie proposé par les stoïciens ? » in P. Hadot, *Réflexions sur la notion de « culture de soi »* in Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale, Paris 9, 10, 11 janvier 1988 organisée par l'Association pour le Centre Michel Foucault, Éditions du Seuil, Paris 1989, p. 267.

<sup>15</sup> Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, trad. F. Verviliet, Arléa, Paris 1995.

## Contempler le monde : contempler la mort

Comme Marc Aurèle contemple le monde, il parvient à y voir une vibration ordonnée des molécules. Dans l'anatomie de l'univers tout s'enchaîne et tout s'écoule. Le monde se décompose sous le regard de l'Empereur. Il contemple objets et hommes en train de se dissoudre. C'est une manière de préméditer la mort et d'apprivoiser sa présence. Pierre Hadot explique la spécificité de cette contemplation :

La vision de l'universelle métamorphose enseigne à ne pas craindre la mort qui n'en est qu'un cas particulier (II, 12, 3), à n'accorder aucune valeur aux choses qui passent (IX, 28, 5), mais elle emporte aussi l'âme dans la contemplation du spectacle grandiose de la Nature, transformant sans cesse les choses 'pour que le monde soit toujours nouveau' (VII, 25)<sup>16</sup>.

Nous pouvons dire que l'individu, devant les merveilles de la Nature, s'anéantit en s'inscrivant dans l'Ordre Universel. Ou autrement : il suffit d'un pas pour passer de la décomposition que Marc Aurèle pratique à la sensation d'un Vide<sup>17</sup> ou à une ouverture vers une Transcendance<sup>18</sup>. L'Empereur s'écarte momentanément de ses occupations impériales afin de devenir une libre molécule vibrante sans identité quelconque. Pierre Hadot précise la dimension et la signification d'une particulière « préméditation des maux » – « *praemeditatio malorum* » dans l'Antiquité :

S'exercer à mourir, c'est s'exercer à mourir à son individualité, à ses passions, pour voir les choses dans la perspective de l'universalité et de l'objectivité. Évidemment, un tel exercice suppose une concentration de la pensée sur elle-même, un effort de méditation, un dialogue intérieur<sup>19</sup>.

Décomposer<sup>20</sup> tous les objets, se détacher de toutes passions et de toutes obligations feront du sage un lieu vide, prêt à se remplir pleinement de chaque événement et en particulier de l'événement primordial et ultime qu'est, pour les stoïciens, la mort.

<sup>16</sup> P. Hadot, *La citadelle intérieure. Introduction aux pensées de Marc Aurèle*, Fayard, Paris 1992, p. 188.

<sup>17</sup> Nous osons parler de la conception de vide dans l'approche où le sage stoïcien se libère de toutes les passions en constituant un lieu vide pour l'événement. Ce n'est qu'une interprétation du stoïcisme. Nous soulignons en même temps que le Vide en tant que tel, pour les stoïciens et pour Chrysippe en particulier est en dehors du monde. En revanche, « L'univers est un être vivant, un et unique, il ne contient pas de vide et tout y est ordonné de façon harmonieuse ». [Voir *Dictionnaire des philosophes*, sous la direction de Denis Huisman, PUF, Paris 1984, p. 2712].

<sup>18</sup> « 'La meilleure partie' de soi, c'est donc finalement un soi transcendant. Sénèque ne trouve pas sa joie dans 'Sénèque' mais en transcendant Sénèque, en découvrant qu'il a en lui une raison, partie de la Raison universelle, intérieure à tous les hommes et au cosmos lui-même ». P. Hadot, *Réflexions sur la notion de « culture de soi »*, op. cit, p. 262.

<sup>19</sup> P. Hadot, *Exercices spirituels et la philosophie antique*, op. cit., p. 49-50.

<sup>20</sup> E. Cioran, *Précis de décomposition* in *Œuvres*, op. cit.

Emil Cioran, un penseur roumain de langue française, aurait un penchant pour la philosophie stoïcienne. Plutôt nihiliste, il s'attache au fait que les stoïciens perçoivent la vie toujours par rapport à la mort. Il attaque donc ces passages sur la fin sûre et l'écoulement du temps fluide chez les stoïciens illustres. La décomposition demeure dans chaque chose et annonce déjà sa métamorphose.

Bientôt la terre nous couvrira tous, ensuite elle-même changera, tout prendra d'autres formes à l'infini, et puis d'autres encore à l'infini. Que l'on réfléchisse à ces transformations, à ces altérations qui se succèdent comme des flots avec rapidité et l'on n'éprouvera qu'une profonde indifférence pour tout ce qui est mortel. (Marc Aurèle)  
Que je suis sensible à la douceur de ces banalités ! qu'elles me font du bien ! Je suis vraiment heureux quand je les lis ou je les médite. Tout commentaire sur notre insignifiance (...) me remplit d'aise, et flatte ce que j'ai de meilleur et de pire<sup>21</sup>.

Cioran fixe l'idée de l'anéantissement que l'écriture stoïcienne annonce. Ainsi, avec les stoïciens, son exaltation de la douleur et de la mort est momentanément suspendue. Les stoïciens arrivent même à objectiver et universaliser la dérive hypocondriaque de ses malaises. Dans l'écriture de Cioran vouée à évoquer la mort et la souffrance, le stoïcisme surgit comme la seule vision du monde possible. Mais cette voie ne conduit pas nécessairement à une Transcendance. « Je ne veux pas recourir à Dieu, parce que je suis coincé. L'homme auquel je pense le plus c'est Marc Aurèle, qui seul peut m'être d'un certain secours »<sup>22</sup>. En même temps, le stoïcisme constitue, en quelque sorte, un remède, un cataplasme sur la plaie de son angoisse. La pensée banale calme l'esprit de contradiction de Cioran. La simplicité du « *banal* » ne reçoit pas l'indulgence. En revanche, Cioran contredit toujours ceux qui contredisent.

Ce qui me paralyse, c'est que je trouve tout le monde naïf, les grands esprits inclusivement. Je suis stupéfait de constater à quel point un Nietzsche m'apparaît malgré son brio, ou plutôt à cause de lui, d'une juvénilité qui prête à sourire. Je me sens beaucoup plus près d'un Pascal et surtout d'un Marc Aurèle. Il n'y a rien à faire : je mûris<sup>23</sup>.

La contemplation permet d'atteindre l'état spirituel plus élevé de la conscience de soi. Marc Aurèle pratique la méditation à travers la rédaction des *hypomnêmata* et les *exercices de la conscience*. Son écriture a donc, comme le souligne Pierre Hadot, un caractère thérapeutique. Et l'écriture d'Emil Cioran est une contemplation de la mort. Elle est entièrement déterminée, comme l'écriture stoïcienne, par la sensation de l'écroulement prompt, de la fin inévitable de toutes choses. Atteint-elle pour autant la même fonction ? Sert-elle les mêmes desseins ? Cioran se met à écrire quand il souffre. Cet acte a, comme il l'indique, une fonction thérapeutique.

<sup>21</sup> Idem, *Cahiers*, Gallimard, Paris 1997, p. 327.

<sup>22</sup> Ibidem, p. 716.

<sup>23</sup> Ibidem, p. 324-325.



J'écris pour me débarrasser d'un fardeau ou tout au moins pour l'alléger. Si je n'avais pas pu m'exprimer, je me serais livré à plus d'un excès. Le philosophe subjectif part de ce qu'il sent, de ce qu'il vit, de ses caprices et de ses troubles. On peut objectiver ce qu'on éprouve, on peut le masquer. Pourquoi le ferais-je ? Ce que j'ai ressenti au cours des années s'est mué en livres et est comme si ces livres s'étaient écrits d'eux-mêmes. (...) Écrire est la grande ressource quand on n'est pas un habitué des pharmaciens, écrire, c'est guérir<sup>24</sup>.

Les exercices spirituels d'écriture, en effet, aident à modérer le sujet qui s'y est engagé. Ils devraient permettre de l'universaliser et de l'objectiver<sup>25</sup>. Et il semble que la lecture soit, pour Cioran, une forme d'exercice spirituel.

Il y a quelques années j'ai acheté une vieille édition de Marc Aurèle, qui portait la dédicace : 'Qu'il vous soit l'ami des heures difficiles et qu'il vous soutienne comme il m'a soutenue'. Je ne connais pas, appliqué à un livre, d'éloge plus beau que cet 'ami des heures difficiles'<sup>26</sup>.

Certes, la philosophie stoïcienne, non seulement intégrée à travers la lecture de Marc Aurèle, mais aussi, pratiquée à travers la prise de notes apaise l'écrivain roumain, lui permet d'acquérir désillusion et distance envers le monde. Les techniques spirituelles le préparent, comme convenu, à relativiser le malheur à travers la prise des notes et une écriture quasi-journalière.

« Pour se convaincre que la plupart de nos passions et de nos craintes sont fondées sur les illusions, il faut s'exercer à mépriser l'existence : sauf en ce qui concerne la vertu, dit Marc Aurèle »<sup>27</sup>. Pour Ch. Delsol, cet apprivoisement de la mort, aussi sage soit-il, est également un apprentissage du mépris et du renoncement à la vie. Il ne consisterait donc pas seulement en une relativisation de la mort, mais il serait l'apprentissage du mépris de l'existence. Est-ce que Marc Aurèle arrive à se consoler ? Et pour lui, est-ce une véritable consolation ? N'apprend-t-il alors pas à mépriser son existence ?

Ce chant agréable, cette danse, ce pancrace, tu les mépriseras, si tu divises la voix mélodieuse dans les sons qui la composent et si tu te demandes à propos de chacun d'eux : Suis-je vaincu par celui-là ? (...) En général donc, à part la vertu et ce qui en procède, souviens-toi d'aller de suite en parties des choses et, grâce à cette analyse, d'en venir à les mépriser ; et transporte ce procédé à l'ensemble de la vie<sup>28</sup>.

Pour Ch. Delsol, Marc Aurèle, qui à travers la méditation tient à prendre un certain recul face à la réalité, qui se distancie par rapport à elle, qui méprise en fin de compte son existence pour qu'elle ne le touche et ne le blesse pas

<sup>24</sup> E. Cioran, *Glossaire* in *Œuvres*, op. cit., p. 1746.

<sup>25</sup> P. Hadot, *Réflexions sur la notion de « culture de soi »*, op. cit., p. 266.

<sup>26</sup> E. Cioran, *Cahiers*, op. cit., p. 573.

<sup>27</sup> Ch. Delsol, *Qu'est-ce que l'homme ?*, p. 28.

<sup>28</sup> M. Aurèle, *Pensées*, IX, 2, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade » in Ch. Delsol, *Qu'est-ce que l'homme ?*, op. cit., p. 28.

pour autant, pense curieusement à la manière des bouddhistes. Les idées des stoïciens et celles des bouddhistes pourraient donc se rejoindre dans un exercice spirituel du détachement. Ch. Delsol critique justement cette attitude de recul :

Le problème est tel que l'homme tient naturellement à son existence, qu'il aime, que celle-ci lui importe. Il lui faut donc s'exercer à s'en détacher, et pour cela la décomposer en ses éléments, afin de mesurer l'irréalité de la composition. Nous retrouvons la même idée dans le bouddhisme<sup>29</sup>.

Le désintéressement et le mépris de la vie se lient simultanément à l'écartement de l'identité. Une telle tentation se dégage justement des notes de Cioran :

Pourquoi n'échangerais-je pas mon existence contre celle d'un végétal ? Je sais ce que c'est que d'être homme, d'avoir des idéaux et de vivre dans l'histoire : que puis-je encore espérer de ces réalités-là ?<sup>30</sup>

Cette attitude, s'avère, pour Chantal Delsol, ressortir d'un modèle culturel, d'un positionnement devant la mort que l'Europe Occidentale propose. D'un côté, dit Chantal Delsol, l'Europe présente une sagesse quasi idéale et grecque. Et Socrate, un maître de soi-même, y ressort en tant que maître à penser, en tant que maître à suivre. Celui-ci n'a pas peur de mourir. Socrate, un citoyen juste, est condamné à mort. Comme le témoigne Platon dans *Apologie de Socrate*, le sage trouve sagement que la mort n'est qu'un changement d'existence. Sans aucune peur, sans aucune émotion<sup>31</sup>, il s'affranchit du dernier événement de la vie en buvant du poison : « Voyant ses disciples pleurer, il les traite de femmelettes. À cet instant, pendant que le condamné voit la paralysie le gagner, dans la pièce tous sont désespérés, sauf lui »<sup>32</sup>. La mort pour Socrate, n'est rien ; il s'en distancie ; il la méprise. Et Chantal Delsol de préciser : « Plutôt que de la surmonter par l'espérance d'une éternité qui n'existe pas, il s'agit pour les sagesse d'appriivoiser la mort afin de limiter la crainte qui en résulte »<sup>33</sup>. Delsol a besoin de présenter le personnage de Socrate pour démontrer à quel point il fonctionne et il s'intègre dans le raisonnement et la rationalisation de la mort.

La rationalisation et la désillusion de ce qu'est la mort et la souffrance constitue donc une preuve de maturation et de sagesse. La même idée ressurgit à travers le bouddhisme.

<sup>29</sup> Ch. Delsol, *Que'est-ce que l'homme ?*, op. cit., p. 28.

<sup>30</sup> E. Cioran, *Sur les cimes du désespoir* in *Œuvres*, op. cit., p. 65.

<sup>31</sup> Platon, Phédon, 117, b, c, in Ch. Delsol, *Que'est-ce que l'homme ?*, op. cit., p. 30.

<sup>32</sup> Ch. Delsol, *Que'est-ce que l'homme ?*, op. cit., p. 30.

<sup>33</sup> Ibidem, p. 28.

Cependant, deux attitudes coïncident dans les notes de Cioran. Elles reflètent d'un côté, cette aspiration à un idéal sage, grec, stoïcien, philosophique et bouddhiste, et d'un autre, une lutte contre l'éternité promise par le Christ, prônée par les chrétiens. En d'autres termes, Cioran saisit dans ses notes ce combat, le combat de deux sagesse. La première sagesse, qui émerge à travers son écriture, est compilatrice, voire érudite, cosmopolite et stoïcienne. Elle situe l'écrivain face à la mort, lui permet de l'apprivoiser, de la rationaliser et de la relativiser. La deuxième s'entremêle à une folle sainteté.

En d'autres termes, dans ses notes se croisent tous les problèmes réels et hypothétiques de l'être humain contemporain. Et elles présentent la condition de la pensée humaine. « Je hais les sages pour leur complaisance, leur lâcheté et leur réserve. (...) Le sage ignore le tragique de la passion et la peur de la mort (...). Le sage ne vit rien, ne ressent rien, il ne désire ni n'attend »<sup>34</sup>. Et Delsol d'y réagir. Le monde contemporain occidental paradoxalement jette l'individu dans un symbolique, « Un Tout indéfini » : plusieurs cultures, plusieurs points de vue, plusieurs possibilités. « On le prétend indépendant, alors qu'aucun homme ne peut l'être : parce qu'il a perdu ses groupes d'appartenance, il n'a plus qu'à se fondre dans un Tout »<sup>35</sup>. L'homme peut réellement devenir un érudit. Mais faute d'engagement, faute d'« enracinement », faute d'un réel partage symbolique, il risque de perdre sa singularité. Paradoxalement, un malaise contemporain remplit la sagesse grecque et orientale, celle qui est de retout de nous jours : « Autrement dit la modernité occidentale, pour avoir voulu totalement libérer l'homme de ses liens, le jette vers l'attrait de la disparition de soi »<sup>36</sup>.

## Les monothéismes

Toujours selon Delsol, les monothéismes soignent cependant l'idée d'identité humaine. Dans le judaïsme et le christianisme, la rencontre de Dieu se fait dans l'histoire personnelle de l'homme, Dieu touche la plaie humaine, en lui attribuant son individualité. Ainsi, les religions monothéistes orientent autrement la pensée, les aspirations et les désirs humains dans le temps. Dans cette optique, le positionnement du croyant devant la mort change par rapport à la perspective du sage. Les monothéismes privilégient la foi en Dieu qui vaut la vie éternelle du croyant.

La dimension de vie s'intensifie lors de l'avènement du christianisme ; Le Christ, Il sera la Voie, la Vérité et la Vie, Il annonce la Vie éternelle.

<sup>34</sup> E. Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, in *Œuvres*, op. cit., p. 80.

<sup>35</sup> Ch. Delsol, *Qu'est-ce que l'homme ?*, op. cit., p. 37.

<sup>36</sup> Ibidem.

Y croire signifie la transgression de la mort par une visée de l'éternité qui commence ici-bas, dans une vie concrète. Une telle vision des choses introduit un changement de perspectives. Le Christianisme introduit le temps fléché et remplace le destin par le Salut qui s'acquière dans le temps avec une collaboration de l'homme qui y participe. En Occident, on abandonne alors la notion d'un temps circulaire et du destin.

Difficile à admettre, la religion monothéiste n'a pas pour but de rationaliser la mort, mais de l'assumer sans nier la souffrance, les émotions, voire la révolte qui l'accompagne. Dieu chrétien, le Christ éprouve une terrible peur devant la mort. Ch. Delsol compare donc deux attitudes devant la mort : l'une sage et grecque, l'autre – fondée sur la foi en une vie éternelle.

### En guise de synthèse

Le même Occident propose deux attitudes face à la mort. Telle est le point de vue de l'anthropologue, Ch. Delsol qui dans son livre *Qu'est-ce que l'homme* prouve le poids de cette conscience de la mortalité. Le problème touche à l'essentiel, car il coïncide avec la notion de singularité. L'homme prend conscience de son individualité par la conscience de la mort. La mort est liée au processus d'individualisation. Et Chantal Delsol de rappeler que c'est une question d'ordre strictement anthropologique. Selon les paléontologues, cités par le même auteur, l'enterrement des siens est une étape importante quant à l'évolution de l'homme; il marque le passage de l'animal à l'homme. Mais, pour quelle raison cet homme commence à enterrer les siens ? L'énigme demeure grande. L'homme est conscient de sa mortalité et cette conscience contribue à la naissance de la culture.

Cependant, cette mort est différemment abordée au sein de la même Europe. La mort dans les sagesses antiques est à apprivoiser. D'une telle sorte, la peur devant elle disparaît. Socrate et Marc Aurèle qui incarnent la sagesse grecque, se montrent comme exemples de ce « comment mourir ». L'idéal de cette sagesse s'enlace souvent de nos jours avec le bouddhisme. Ses sagesses apprennent à mépriser la vie. Cioran, attiré par ces sagesses, s'empêtre en même temps dans le christianisme. De tout cela provient ce conflit entre désir et indifférence, entre vie et mort, entre engagement et renoncement, entre identité et néant, entre souffrance et anéantissement.

Le dépassement de la mort se fait donc en Occident de deux manières : selon les religions monothéistes en dépassant la mort par une croyance en l'éternité et en l'immortalité et selon les sagesses, qu'elles soient grecques ou bouddhistes, en démontrant l'illusion de la mort. L'apprivoisement de la mort se fait alors à travers une relativisation du phénomène.

(Quelques constatations présentées en dessus viennent de mon livre *Ascèse de la parole. Écriture personnelle de Simone Weil*, Éditions Européennes, 2010).

**A tamed death against eternity.  
Antiquity and contemporaneity  
according to Emil Cioran and Chantal Delsol**

S u m m a r y

Stoicism is considered to be a philosophy of wisdom. Conceived in the Greco-Roman Antiquity, this philosophy constitutes a reference for many thinkers and writers. Chantal Delsol, a French philosopher and anthropologist, integrates Stoicism into the European reasoning about death. This is nothing astonishing - Stoicism is especially concerned with the idea of death. Stoic spiritual techniques teach one how to surmount the fear of death. But, curiously, these spiritual exercises also risk teaching one how to scorn life. Emil Cioran, a Romanian writer, seeks „the Stoic therapy” through Marcus Aurelius’s notes. But, finally, he falls into the existential and European conflict between desire and indifference, between engagement and renouncement, between identity and nothingness, and between suffering and destruction. His conflict comes from two different visions of death, the first is a Stoic one, and the second is a monotheistic belief in eternity. Chantal Delsol recalls a contrasting concept, i.e. that the fear of death is only an illusion for Socrates - the Stoic master - and for Christ it is a real and painful passage to his eternal Father.

